

## Méthodologie féministe et anthropologie : une alliance possible

Huguette Dagenais

Volume 11, numéro 1, 1987

Enjeux et contraintes : discours et pratiques des femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006385ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006385ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dagenais, H. (1987). Méthodologie féministe et anthropologie : une alliance possible. *Anthropologie et Sociétés*, 11(1), 19–44.  
<https://doi.org/10.7202/006385ar>

Résumé de l'article

Méthodologie féministe et anthropologie : une alliance possible

Après un bref énoncé des principes épistémologiques et éthiques qui sous-tendent la recherche féministe et de la stratégie qui en découle dans la poursuite de projets concrets, l'auteure examine les affinités et apports réciproques entre anthropologie et méthodologie féministe puis souligne les contradictions profondes qui, selon elle, rendent problématique actuellement le développement de la recherche féministe en anthropologie. Elle termine en suggérant quelques pistes à suivre par les anthropologues féministes dans un proche avenir.

# MÉTHODOLOGIE FÉMINISTE ET ANTHROPOLOGIE : une alliance possible



**Huguette Dagenais**

How more than ever we know just how little is known about women... We have in fact plenty of data 'on women'... What is needed, I will suggest, is not so much data as questions... what we *can* know now will be determined by the kind of questions we learn to ask.

Rosaldo 1980

La fin de la Décennie des femmes a donné lieu à un nombre considérable de « bilans » qui ont fait l'objet de publications diverses. Ces bilans font ressortir les gains réalisés, ces dix dernières années en particulier, et soulignent les changements de tous ordres qu'il reste encore à accomplir, partout dans le monde, pour la « libération des femmes ». Cet article ne constitue pas un bilan; il est simplement le fruit de la réflexion et des travaux que je poursuis, depuis une dizaine d'années, en interaction directe et indirecte avec un nombre de plus en plus important de chercheuses féministes de différentes disciplines et de différentes régions du monde; il est le résultat de mon observation en tant que participante à ce vaste réseau de chercheuses féministes. Il est évident, cependant, que c'est parce qu'il existe actuellement une production scientifique féministe, abondante et de grande qualité, qu'il m'est possible aujourd'hui de tenter une présentation systématique de sa méthodologie. Les principes, les questions, les contradictions, les pistes que j'évoque ici sont ceux que, selon moi, on retrouve implicitement ou explicitement, dans les travaux scientifiques des féministes, nord-américaines en particulier, ceux qui m'apparaissent récurrents dans leurs discours.

Le texte qui suit se divise en trois grandes parties. La première partie sera consacrée à une présentation de l'approche féministe en recherche. Après quelques considérations terminologiques, j'exposerai brièvement les principes épistémologiques et éthiques qui, à mon sens, la sous-tendent du fait de son lien intrinsèque au mouvement des femmes et les caractéristiques méthodologiques qui en découlent dans la poursuite de projets concrets. Je soulignerai aussi un certain nombre de problèmes que rencontrent les chercheuses dans leur démarche. Soucieuse de mettre d'abord en évidence la logique de cette démarche, je réserverai pour la troisième partie du texte la discussion de pistes de recherche particulières. La deuxième partie portera plus spécifiquement sur l'anthropologie. Je m'attarderai aux dimensions de la pratique anthropologique qui m'apparaissent les

plus problématiques actuellement et aux affinités et apports réciproques de l'anthropologie et de la méthodologie féministe. Ces derniers trouveront confirmation dans les exemples de la troisième et dernière partie où je mettrai l'accent sur les pistes qu'il m'apparaît urgent de suivre dans une telle perspective.

Tout au long de ces pages j'essaierai de m'exprimer dans un langage qui tienne compte de la présence des femmes, en tant que chercheuses et en tant que sujets de recherche. Par fidélité à la réalité, je parlerai des féministes au féminin et j'éviterai l'usage automatique du masculin que nous « impose »<sup>1</sup> la grammaire française. Jusqu'à preuve du contraire, je considère que les féministes appartiennent au sexe (gender) et au genre grammatical féminins, la minorité d'hommes qui appuie leurs luttes et partage leur idéologie se trouvant dans la même position que les intellectuel-le-s qui appuient les luttes ouvrières ou que les groupes blancs qui dénoncent l'oppression des populations noires.

## ▣ La méthodologie féministe

### ◇ Précisions terminologiques

Avant d'aborder la méthodologie féministe, il n'est probablement pas inutile de rappeler très brièvement ce qu'est le féminisme lui-même. La définition du féminisme ne correspond pas à la caricature qu'en font très souvent les médias. Il ne s'agit pas, comme le dit Charlotte Bunch, d'« une liste de problèmes féminins de buanderie » (*a laundry list of women's concerns*) ni simplement des « intérêts spécifiques » de certains groupes.

Le féminisme n'est pas un problème, le féminisme est une perspective politique sur la société totale... Le féminisme est une perspective sur chaque problème. C'est une perspective politique qui vient des femmes mais doit devenir la politique des hommes.

Bunch, citée dans Michel 1985: 62

Le féminisme en recherche est une forme d'analyse de la société issue de et nourrie par le mouvement des femmes, un mouvement social à plusieurs voix/voies qui vise la transformation en profondeur des rapports sociaux en vue d'une société égalitaire. C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre les propos qui suivent.

Définir la méthodologie féministe n'est pas une entreprise facile. La notion même, comme le disait Dale Spender, est difficile à cerner avec précision (Spender 1981: 7). Il s'agit d'un phénomène nouveau, d'un « style » différent, et encore en formation. De plus, à cause des principes sur lesquels elle s'appuie et dont il sera question maintenant, la méthodologie féministe n'a pas encore pleinement droit de cité dans les milieux scientifiques. Présenter un projet de recherche comme explicitement féministe demeure une entreprise risquée dans toutes les disciplines, y compris en sciences sociales où pourtant se situent la grande majorité des travaux théoriques et empiriques. Si la validité du cadre d'analyse est peut-être moins ouvertement niée ou disqualifiée — comme « politi-

<sup>1</sup> Tant qu'on le veut bien, cependant... Chose certaine la langue française en tant que produit socio-historique n'est pas neutre; elle est le résultat de rapports sociaux de classe et de sexe. C'est actuellement au Québec que les efforts de transformation de la langue sont les plus importants et les plus constants, et je m'y rallie dans la mesure de mes moyens. Car un langage sexiste nuit, qu'on le veuille ou non, au développement d'une recherche non sexiste (Eichler et Lapointe 1985).

que donc pas scientifique » – qu'il y a quelques années (voir Guillaumin 1981 et Bawin-Legros 1982), elle n'en demeure pas moins suspecte aux yeux de beaucoup de collègues<sup>2</sup>.

Par ailleurs, la tâche de définition se trouve aussi grandement compliquée par la confusion qui règne, notamment en sciences sociales, dans la terminologie liée au secteur de la recherche. Si le contexte permet habituellement de distinguer entre la démarche intellectuelle que constitue « la recherche » (au singulier) et les projets concrets (au singulier ou au pluriel), il est beaucoup plus difficile de s'y retrouver lorsqu'on aborde les méthodes, techniques, outils et autres « instruments » de recherche. La situation se complique encore davantage si l'on cherche un consensus quant à l'usage des termes de méthode, méthodologie et approche<sup>3</sup>.

J'ai moi-même hésité avant de fixer mon choix sur le terme « méthodologie » ; je l'ai fait parce qu'en anthropologie et en sociologie, les deux disciplines auxquelles je suis le plus directement rattachée, on l'utilise pour désigner essentiellement la dimension critique et le caractère systématique et rigoureux que doit comporter toute démarche de recherche. Comme j'essaierai de le démontrer, la recherche féministe se caractérise précisément par une attitude critique et une adhésion, collective et individuelle, à des principes épistémologiques et éthiques précis qui lui confèrent, au delà des divisions disciplinaires et de la variété des méthodes et des techniques, une unité certaine et une grande rigueur. C'est pour souligner cette rigueur et cette unité que j'ai décidé de parler de méthodologie féministe plutôt que simplement d'approche féministe. En réalité, les deux expressions sont souvent utilisées indifféremment. Plusieurs chercheuses préfèrent, toutefois, le terme « approche » qui, a priori, paraît plus apte à rendre compte de la souplesse, du dynamisme, du caractère innovateur et non dogmatique de la recherche féministe, tout en permettant d'englober la grande variété de méthodes et de techniques utilisées par les chercheuses. De plus, le terme « approche » rallie plus facilement les chercheuses d'autres disciplines dont le jargon est différent et souvent moins abstrait que le nôtre. La recherche féministe correspond bien, en effet, à ce que disent les manuels comme celui de Madeleine Grawitz à propos de l'« approche », cette « attitude » comportant « souplesse, prudence et caractérisée par un état à la fois de grande vigilance et de grand respect pour l'événement ou l'objet ». La recherche féministe est vraiment une « façon d'être » en même temps qu'une « façon d'observer », « caractérisée par un état d'esprit plus que par des étapes rigides ». Cependant, dans ce même manuel (comme d'ailleurs dans l'entendement courant), on dit aussi de l'approche qu'elle « n'implique pas » les « étapes systématisées, visibles de la technique, ni la même rigueur intellectuelle que la notion de méthode » ce qui, dans les deux disciplines qui m'intéressent, signifie ni plus ni moins qu'elle n'est pas « tout à fait » scientifique (Grawitz 1974: 334)<sup>4</sup>. Or, pour les féministes, la souplesse des méthodes et le respect des « événements et des objets » ne sont pas incompatibles avec la « rigueur intellectuelle » exigée de toute recherche scientifique. C'est ce que j'essaierai de montrer maintenant.

<sup>2</sup> Comment expliquer autrement le fait que, par exemple, malgré l'abondance des publications – et dans des maisons d'édition connues, respectées –, très peu de professeur(e)s, masculins surtout, utilisent la littérature scientifique féministe et l'incluent dans leurs bibliographies ? L'ignorance apparaît comme une explication de moins en moins plausible.

<sup>3</sup> Et je ne parle même pas de termes qui sèment littéralement la terreur parmi la population étudiante, comme la « problématique » et l'« épistémologie »...

<sup>4</sup> Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les exemples aux connotations douteuses que choisit Grawitz pour illustrer ses propos. Elle écrit : « On ne songerait pas à parler de la technique de l'indien ou de la méthode du chien de chasse » (Grawitz 1974: 334). En parlant d'approche féministe dans ce contexte, les chercheuses rejoindraient « l'indien » sans majuscule, (et quel(s) autre(s) groupes(s) humain(s) dominé(s) encore ?) et le chien de chasse.

## ◇ Les principes à la base de la méthodologie féministe

S'il ne suffit pas d'être féministe pour réaliser une recherche féministe, il faut cependant être une féministe convaincue pour oser le faire. La recherche féministe est à la fois une activité intellectuelle, étape nécessaire dans la construction d'un nouveau savoir (Benston 1982) non sexiste et « pleinement humain » (Vickers 1984)<sup>5</sup>, et une forme d'engagement politique. Elle poursuit des objectifs non seulement scientifiques mais aussi extra-scientifiques, soit ceux du féminisme comme mouvement social visant, comme je le disais précédemment, la transformation radicale des rapports sociaux. C'est cette intégration dans une même démarche de préoccupations intellectuelles et politiques qui constitue la spécificité de la méthodologie féministe et dont découlent les principes suivants à la lumière desquels les chercheuses évaluent la valeur et la portée de leurs recherches et de celles des disciplines auxquelles elles se rattachent.

Le premier principe<sup>6</sup> auquel adhèrent les chercheuses féministes est la *reconnaissance de l'importance des rapports sociaux de genre* dans tous les domaines de la vie, y compris dans le secteur de la production des connaissances, *et de l'oppression des femmes* qui en a résulté dans la majorité des sociétés connues<sup>7</sup>. Ce principe repose sur une analyse théorique préalable des rapports sociaux qui ont cours dans les sociétés, principalement occidentales, auxquelles appartiennent les chercheuses et situe les rapports hommes-femmes, jusqu'alors relégués tantôt à la nature, tantôt à la vie privée — pour ne pas dire à la trivialité —, au cœur même de l'analyse des faits sociaux. C'est ce que j'appellerais le principe de base de la recherche féministe. Il ne s'oppose pas à la reconnaissance des autres rapports sociaux oppressifs, tels les rapports ethniques, les rapports de classe, de « race » et de couleur mais favorise au contraire la prise en compte de la dialectique particulière de leurs liens dans la réalité. De plus, la reconnaissance de l'oppression des femmes dans leur propre société rend nécessairement les féministes plus sensibles à la condition des femmes dans d'autres contextes socio-culturels et, par le fait même, aux situations oppressives que celles-ci peuvent y vivre également. En cela, la méthodologie féministe s'oppose à l'androcentrisme des recherches anthropologiques passées et dont les conséquences ont été jusqu'à récemment « l'invisibilisation des femmes au niveau des « faits » et leur « non-intégration » au niveau théorique » (Mathieu 1985a: 9-29). (Nous verrons plus loin les soupçons d'ethnocentrisme que cela fait cependant peser sur elles en anthropologie.)

Compte tenu de cet état de fait et du caractère encore largement exploratoire des méthodes de travail que les chercheuses tentent de développer actuellement, le *maintien d'une attitude critique*, tant au niveau de l'approche globale qu'à chacune des étapes du processus, s'impose comme un autre principe de la recherche féministe. Ce principe ne lui est certes pas propre mais il s'avère d'autant plus nécessaire pour elle que les rapports hommes-femmes accèdent à peine, et pas toujours pleinement, au statut théorique de rapports sociaux. Pensons seulement à la faveur dont jouit actuellement une théorie comme la sociobiologie...

<sup>5</sup> Comme le mouvement féministe, la recherche féministe vise sa propre désuétude, mais ça n'est pas encore pour un avenir rapproché.

<sup>6</sup> Dans les travaux sur ce thème, le nombre des principes et l'emphase varient d'une auteure à l'autre mais l'esprit est le même. Voir, par exemple, le texte de Cook et Fonow (1986).

<sup>7</sup> Nicole-Claude Mathieu rappelle à ce propos que « dans la majorité des cas, il existe, en ce qui concerne le pouvoir des hommes sur les femmes, le « viriarcat », une similitude structurelle entre nos sociétés et d'autres — par delà les contenus spécifiques, dont seule l'analyse permet d'ailleurs de la mettre en évidence » (1985b: 7).

Un troisième principe, qui m'apparaît caractéristique de la démarche féministe, est celui que j'appellerais le principe de la « contextualisation » (Poff 1985: 8) : contextualisation non seulement des situations et des sujets, des données et des résultats comme l'exige toute recherche en sciences sociales, mais *contextualisation* aussi de la recherche et de la chercheuse dans les rapports sociaux de la société et de l'époque concernées. Il est frappant de constater, en effet, le souci que manifestent les chercheuses féministes, dans leurs communications comme dans leurs écrits, de rendre explicites le point de vue d'où elles se placent, la position et les conditions particulières dans lesquelles elles ont réalisé leur recherche, le type et la qualité des rapports qu'elles ont eus avec les sujets de leurs études. Il ne s'agit pas là de candeur mais de reconnaissance du fait que la « situation existentielle » (Maquet 1964) de la chercheuse n'est pas sans impact sur sa recherche. L'anthropologue Jacques Maquet faisait même de la prise en compte de la « situation existentielle du chercheur [sic] » une condition nécessaire pour parler d'objectivité en anthropologie (Maquet 1964).

Pour les féministes, cependant, il importe de démystifier l'*objectivité* car cette notion agit trop souvent comme une *illusion méthodologique* en même temps qu'elle favorise une *attitude moralement oppressive* pour les personnes impliquées dans nos recherches. Il est illusoire, en effet, de penser que la recherche puisse se réaliser sans la participation subjective de la chercheuse (du chercheur) à toutes les étapes du processus. Comme le rappelle Sandra Farganis, « Knowledge is not objectively arrived at but subjectively and practically gained » (Farganis 1986: 63). Tout point de vue qui prétend pouvoir se situer dans une position totalement extérieure est « nécessairement limité, faux et mystificateur » (Miles 1985: 9). En fait, dit Angela Miles,

...this claim is possible (enforceable) only for the powerful groups in the society which can to a certain extent shape society by their very definitions. The claim is also a key component in maintaining their power.

Miles 1985: 9

Ce sont les rapports de pouvoir patri-viriarcaux présidant à la production des connaissances dans le passé et au maintien des femmes hors des sphères de la production du savoir, qui ont fait que la légitimité scientifique en vint, comme le dit Dale Spender (1981), à être associée au genre masculin plutôt qu'à la justesse de l'explication. Pour reprendre une expression d'Adrienne Rich, on pourrait dire que « l'objectivité est le nom que l'on donne dans la société patriarcale à la subjectivité mâle ». Même si la plupart refusent de l'admettre, « les hommes », rappelle Anna Baxall, « ont un grand investissement émotif dans l'objectivité » (Rich et Baxall citées par Spender 1981: 5). On comprend dès lors l'intérêt des féministes à la démystification de cette notion. Mais on comprendrait tout autant l'intérêt qu'auraient également les sciences sociales/humaines à revendiquer enfin, leur statut scientifique spécifique par rapport aux autres sciences dites pures, « dures », naturelles, exactes, etc. Dans la poursuite de projets concrets, la prétention à l'objectivité se traduit inévitablement par une attitude de distanciation qui ne peut pas ne pas affecter la qualité des rapports de la chercheuse avec les personnes concernées. Ann Oakley a bien montré, à partir de sa propre recherche sur l'accouchement, l'absurdité et la cruauté qu'aurait représentées, pour les femmes qu'elle a interrogées, une telle attitude de sa part (Oakley 1981). Sa recherche, bien connue, n'en est pas moins scientifique pour autant.

Pour les chercheuses féministes, il importe, en effet, de *considérer les femmes non pas comme objets mais comme sujets de la recherche* et de tenir compte de leur point de vue sur leur propre vie et sur la société. La participation active des femmes est souvent

souhaitée et facilitée car *la recherche* elle-même peut devenir *outil de conscientisation* (McCormack 1981) pour les participantes, y compris les chercheuses (voir le témoignage de Liz Stanley et Sue Wise 1983)<sup>8</sup>. Les féministes reconnaissent que *l'intersubjectivité* est à la base de toute entreprise scientifique même si cela est plus perceptible dans les recherches mettant directement en cause des êtres humains (Miles 1985: 9). Dans ce type de projets, ni la subjectivité de la chercheuse ni la subjectivité de la femme participante ne peuvent être éliminées (Acker, Barry et Esseveld 1983: 427); il peut même s'établir une sorte de « dialogue » entre les deux. Ce principe ne rallie d'ailleurs pas que des féministes; certains anthropologues critiques du « regard ethnologique » abordent, plus ou moins dans les mêmes termes, les rapports entre les chercheurs/chercheuses et les membres des communautés étudiées. Pour les féministes, cependant, les enquêtes et analyses statistiques comportent tout autant de subjectivité; il en est de même de l'analyse des textes scientifiques où la subjectivité de la chercheuse rejoint ou s'oppose à celle des auteurs. En d'autres mots, pour les féministes, l'entreprise n'est pas conçue ni réalisée comme une recherche de vérité absolue; elle ne passe pas par une pseudo-objectivité mais plutôt par la nécessaire reconnaissance et prise en compte de la position propre des chercheuses, des valeurs et des intérêts qui les guident, et qu'elles véhiculent inévitablement.

Le maintien d'une préoccupation éthique en recherche m'apparaît comme un autre principe de la recherche féministe. *La recherche ne doit pas être oppressive mais au contraire servir la cause des femmes*. Cette règle s'applique, encore une fois, à l'ensemble du processus; il ne suffit pas d'éviter que les résultats et les utilisations qui en seront faites soient nuisibles aux femmes. L'espoir et l'objectif tout à la fois sont de faire en sorte que les données leur soient matériellement et intellectuellement accessibles; que la recherche leur permette de voir plus clair dans leur situation et dans le fonctionnement de la société; que les données leur soient utiles dans leurs actions et leurs revendications. Autrement dit, pour les féministes, la fin (scientifique) ne justifie pas l'usage de n'importe quels moyens; l'intérêt des femmes n'est pas subordonné à celui de la science, en d'autres mots, la valeur et la portée d'une recherche sont déterminées également par des considérations morales.

### ◇ Une stratégie de recherche pour les femmes

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'insistance des féministes à parler de *recherche non pas « sur » mais « avec » et « pour » les femmes*. Toutefois, la sociologue canadienne Dorothy Smith est, selon moi, celle qui a le mieux articulé ces grands principes dans ce qu'elle appelle « une stratégie » pour la constitution d'une « sociologie pour les femmes », le sens du terme sociologie dépassant ici nettement les limites de la discipline du même nom et s'appliquant à toute étude du social<sup>9</sup>. « Développer une sociologie du point de vue des femmes entraîne », dit-elle, « des approches différentes des objets sociologiques familiaux » :

<sup>8</sup> Même si les féministes démontrent un grand intérêt pour la recherche-action et pour d'autres formes de recherche de type participatif à cause de leur potentiel de conscientisation et conséquemment de changement, il ne faudrait pas en déduire que ce sont les seules ou les principales méthodes utilisées par elles. Il en est de même de la participation directe des femmes qui n'est pas nécessairement toujours souhaitable ni possible.

<sup>9</sup> Les travaux de Dorothy Smith sur ce thème sont probablement ceux qui sont le plus souvent cités dans la littérature féministe anglophone et ce, par des auteures de disciplines différentes : philosophes, politicologues, sociologues, littéraires, etc.

Rather than defining issues and problems as they have been established as currency in the discipline, the aim is to explicate the actual social processes and practices organizing people's everyday experience. This means a sociology in which we do not transform people into objects, but preserve their presence as subjects. It means taking seriously the notion of a sociology concerned with how the phenomena known to sociology express the actual activities of actual individuals. It means exploring how these phenomena are organized as social relations, indeed as a complex of social relations beyond the scope of any one individual's experience.

Smith 1986: 6

Une telle démarche ne part pas des « catégories du discours », de la théorie, mais de la réalité et des « vrais problèmes » ; elle part de là où sont les femmes, soit dans les activités les plus quotidiennes, dans la vie de tous les jours. Elle explore la vie quotidienne (« the everyday world »), non pas en elle-même mais dans son articulation à l'organisation sociale globale afin de rendre celle-ci intelligible pour les femmes. Les processus sociaux ne sont pas compréhensibles autrement; le quotidien n'a pas de sens en lui-même, il faut le contextualiser. Entreprendre une recherche du point de vue des femmes veut donc dire relier leur vécu aux processus sociaux plus larges qui lui donnent un sens.

Cette sociologie pour les femmes à laquelle Dorothy Smith dit être venue du fait qu'elle était marxiste (Smith 1977) et que plusieurs qualifieront plutôt de phénoménologique (Farganis 1986), consiste en une démarche matérialiste, qui reconnaît que pour expliquer l'oppression, « elle doit en partir » et qui, « si elle est cohérente ... débouche inévitablement sur une théorie de l'histoire... où celle-ci s'écrit et se décrit en termes de domination des groupes sociaux les uns par les autres » (Delphy 1975: 62)<sup>10</sup>. Considérée ainsi du point de vue des femmes (et des opprimé(e)s en général), la société apparaît nécessairement différente de l'image qui en a été projetée jusqu'à présent par les différentes instances du pouvoir; bien des évidences éclatent, révélant les rapports inégalitaires en vigueur dans tous les domaines. Même si toutes les chercheuses ne se définissent pas explicitement comme matérialistes<sup>11</sup>, cette stratégie caractérise, selon moi, bon nombre des recherches féministes menées au Québec et en Amérique du Nord actuellement.

Il n'est pas étonnant qu'une telle stratégie ait suscité un grand nombre d'enquêtes réalisées directement avec les femmes, des enquêtes qui leur ont donné la parole, enfin; qui ont rendu visible leur travail gratuit et invisible; qui ont montré au grand jour les conditions concrètes de leur oppression quotidienne (exploitation, pauvreté, violence, aliénation, dévalorisation de leur personne et de leur travail) et les formes variées de leur résistance. Pour cela, on a eu le plus souvent recours à des méthodes qualitatives et on a favorisé, lorsque c'était possible, l'utilisation de différentes formes de recherche participative. Mais se placer du point de vue des femmes permet aussi d'interroger et d'utiliser d'une manière différente les méthodes et les données quantitatives; non seulement les comparaisons femmes-hommes mais aussi les absences prennent ainsi une signification nouvelle (voir Dagenais et Poirier 1985; Poirier, Dagenais et Gregory 1986).

<sup>10</sup> Pour un exposé de la position féministe matérialiste, voir également Delphy (1970, 1982) et l'éditorial du premier numéro de la revue *Questions féministes* (1977). Ces textes ont inspiré plus d'une féministe québécoise, y compris moi-même. Cependant ils demeurent à un niveau essentiellement théorique et une proportion importante de leur contenu est consacrée à situer le féminisme matérialiste par rapport au marxisme et/ou à contrer les attaques de marxistes à son égard (Delphy 1982). L'exposé de Smith (1986), plus explicite quant à la méthode, convenait mieux à mes présents propos; il contient d'ailleurs des références à des travaux antérieurs de l'auteure dont la réflexion sur le sujet remonte à plus de dix ans déjà.

<sup>11</sup> Pour un point de vue radical un peu différent, voir Françoise Picq (1983).

Cela ne suffit pas toutefois. Il faut changer profondément le « processus traditionnel de recherche quantitative » et « l'environnement » dans lequel il se déroule ». Pour être utile, la recherche quantitative doit perdre ce que Toby Epstein Jayaratne appelle « l'aura d'objectivité » qui la rend si « convaincante » (« convincing and influential ») et qui lui a permis dans le passé de présenter comme justes (« as fact ») des données obtenues par des méthodes inadéquates et biaisées (Jayaratne 1983).

Cette stratégie de recherche pour les femmes comporte trois autres éléments caractéristiques : une tentative de déconstruction/reconstruction du langage, une démystification/démocratisation de la théorie et le développement de l'interdisciplinarité. Le *travail en profondeur au niveau du langage* a pour but d'une part de rendre celui-ci plus adéquat et moins sexiste car actuellement, pour reprendre une fois de plus les propos de Dorothy Smith, les féministes sont obligées d'utiliser le « langage de l'opresseur » (Smith 1979), un langage élaboré par les hommes, « a man-made language » (Spender 1980), qui occulte et dévalorise les femmes. D'autre part, il s'agit d'empêcher que le langage que nous tenons devienne écran, frontière entre nous et les personnes avec qui nous travaillons. La complexité d'une situation n'exige pas qu'on en traite dans un langage compliqué, dans un jargon incompréhensible pour les profanes, ni qu'on confie toujours à d'autres la tâche de traduction-adaptation des informations scientifiques à l'intention du grand public. Il en est de même de la théorie.

Les propos suivants de Jean Copans rejoignent tout à fait les préoccupations des féministes. Commentant l'évolution récente de l'ethnologie qui a dû, à la suite de la contestation à caractère politique dont elle a été l'objet depuis les années 60, céder « progressivement et sa méthode et sa supériorité culturelle », Copans constate que :

il existe néanmoins un dernier recours pour conserver la prééminence du regard sur l'objet dans la dialectique de l'expérience ethnologique. Cette arme ultime, c'est celle de la théorie. Depuis un quart de siècle, les concepts ont pris le pouvoir, et l'autre n'est plus qu'une abstraction, une réalité atomisée à l'extrême. Il ne s'agit plus seulement de dépasser les explications globales et redondantes de l'évolutionnisme, du diffusionnisme, du culturalisme et du fonctionnalisme. Il s'agit plus brutalement de transcender les diversités de l'histoire et de la nature et de situer l'altérité *au-delà de l'autre; hors d'atteinte* de l'autre comme créateur de son humanité et de son altérité.

Copans 1986: 117

Cette distanciation par la théorie n'est pas, en effet, le propre de l'ethnologie. Dans toutes les disciplines le même processus est à l'œuvre à des degrés divers, en fonction de l'histoire propre de chacune; il est seulement paradoxal de l'observer dans une discipline qui se veut la science humaine par excellence. Comme c'est de cette distanciation que la théorie tire sa capacité de mystification et les intellectuel-le-s leur domination, leur contrôle du savoir, on comprend que certaines chercheuses féministes aient entrepris très tôt la *démystification de la théorie*. Le texte le plus marquant à ce sujet est probablement l'« éditorial » du premier numéro de la revue *Questions féministes* paru en 1977. Les auteures se déclaraient préoccupées du fait que

« théorique » désigne trop souvent des textes inaccessibles, apanage d'une élite sociale. Théorique équivaut alors à hermétisme — comme si le caractère incompréhensible d'un texte était la preuve de sa « scientificité », de son « sérieux ». Cette équation, nous voulons la briser,

disaient-elles, et elles donnaient de la théorie la définition suivante :

Est théorique tout discours, quel que soit son langage, qui tente d'expliquer les causes et le fonctionnement, le pourquoi et le comment de l'oppression des femmes en général ou d'un de ses aspects particuliers; c'est tout discours qui tente de tirer des conclusions politiques, qui propose une stratégie ou une tactique au mouvement féministe.

Collectif 1977: 3

L'objectif ainsi visé est de « restituer son vrai sens à la théorie et, du même coup, qu'elle soit l'affaire de tout le monde, que chacune puisse non seulement la consommer mais aussi la produire » (Collectif 1977: 3)<sup>12</sup>. De cette manière, théoriser peut devenir un moyen de croissance intellectuelle et personnelle (Bunch, citée dans Michel 1985). Après tout, comme le rappellent Gloria Bowles et Renate Duelli Klein, « theories are usefull, nothing more or less than tools for our work, and they change constantly as our knowledges grow » (Bowles et Duelli Klein 1983: 15). Si une telle conception était partagée par l'ensemble de la communauté scientifique, la théorie pourrait cesser d'être le privilège d'une élite intellectuelle et un outil de mystification. Mais il n'en est rien et cette approche est soit passée sous silence soit, le plus souvent, rejetée d'emblée ou bien discréditée, dévalorisée.

C'est une réaction similaire mais compliquée par la tradition et les intérêts professionnels que rencontrent encore les féministes dans leur poursuite de l'*interdisciplinarité*. La recherche féministe s'intéresse aux pratiques des femmes et au fonctionnement de la société « et non à des régions délimitées qui prendraient place dans les sciences actuelles de l'homme » (Isnard 1981: 120-121). Les découpages de la réalité par les différentes disciplines demeurent des solutions pratiques pour faciliter la compréhension mais elles ne doivent pas devenir des entraves à la connaissance et au changement social, comme c'est trop souvent le cas actuellement. Il faut bien se rappeler que « c'est la pratique d'un savoir comme pouvoir qui conduit chaque discipline à s'enfermer dans ses prémisses, dans ses concepts et à rivaliser avec les autres disciplines dans la recherche d'une vérité universelle » alors que,

à une époque où se sont développés régionalement des mouvements de libération, à partir d'exploitations spécifiques, fondées non plus seulement sur le travail salarié, mais sur la peau, le sexe, l'âge, la langue, la culture... l'interdisciplinarité a peut-être été la seule démarche possible, car pour chacun de ces mouvements il s'est agi de repartir d'un projet global.

Isnard 1981: 120-121

En insistant sur la collaboration plutôt que sur la compétition entre disciplines, en poursuivant une connaissance intégrée plutôt que morcelée du social, la recherche féministe constitue actuellement une « remise en question du savoir en général (de celui qui se donne pour général) » (Isnard 1981: *ibid.*).

Bref, la recherche féministe ne se distingue pas par des méthodes et des techniques nouvelles mais par les questions différentes qu'elle formule et le point de vue d'où elle se place pour procéder à ce questionnement. La préoccupation de partir de la réalité plutôt que des théories abstraites et les principes épistémologiques et éthiques auxquels

<sup>12</sup> Le passage suivant, tiré d'Edgar Morin, ce libre-penseur des sciences sociales, aurait pu tout aussi bien être écrit par une féministe : « Une théorie n'est pas la connaissance, elle permet la connaissance. Une théorie n'est pas une arrivée. Une théorie n'est pas une solution, c'est la possibilité de traiter un problème. Autrement dit, une théorie n'accomplit son rôle cognitif, ne prend vie qu'avec le plein emploi de l'activité mentale du sujet » (Morin 1982: 314). Simplement, pour les féministes, le statut de sujet ne se limite pas aux concepteurs et conceptrices de la recherche.

les chercheuses adhèrent font que souplesse et rigueur tout à la fois président au choix des méthodes de travail, particulièrement lorsque la recherche s'effectue avec des femmes. C'est la situation à l'étude et non la théorie, sans cesse à construire, qui est déterminante. En d'autres mots, la méthodologie féministe relève de préoccupations et répond à des objectifs qui sont non seulement scientifiques mais aussi et nécessairement politiques, préoccupations qui unissent les chercheuses et leurs différentes démarches concrètes.

### ◇ Des problèmes, des questions

Je ne voudrais pas, toutefois, donner de la recherche féministe une image idyllique ou dogmatique. Divers problèmes se posent. Tout d'abord, les chercheuses féministes sont de plus en plus nombreuses, proviennent d'horizons de plus en plus divers et se recrutent dorénavant, toutes proportions gardées, aussi bien dans le Tiers-Monde<sup>13</sup> qu'en Occident. Elles n'adhèrent pas toutes dans la même mesure ni de la même manière aux grands principes énoncés précédemment. La diversité est devenue ces dix dernières années une caractéristique fondamentale du féminisme et le respect des différences, de points de vue et de situations, constitue une préoccupation majeure en recherche, aussi bien sur le plan théorique et méthodologique que sur le plan politique. Cette préoccupation entre, apparemment, en contradiction avec le développement de la « sororité » (sisterhood), de la solidarité la plus large possible que vise par ailleurs le féminisme. Comme le note Angela Miles,

as increasing numbers of women from ever more varied backgrounds in the « First » and « Third » worlds come to define themselves as feminists, the challenge of women's diversity is being made from within the movement. The inevitable limitations of a world view originally articulated mainly by white, middle class, able bodied, educated, young to middle aged women in the industrialized world is pointed out angrily and with pain... Feminists are being forced to recognize some of the inadequacies of a vision which presumed to speak for *all* women before *all* women could speak for themselves.

Miles 1985: 10

La nécessité de la recherche et des échanges s'impose d'autant plus pour éclairer cette diversité et identifier les voies d'une collaboration fructueuse. Les anthropologues, en particulier, trouvent là un défi qu'elles sont certainement les mieux en mesure de relever actuellement.

À ces différences s'ajoutent encore celles liées davantage à l'histoire professionnelle individuelle (formation disciplinaire, traditions locales de recherche, positions théoriques antérieures). De telles différences ne sont pas moins présentes parmi les marxistes, les fonctionnalistes, les structuralistes, les évolutionnistes, ou tout autre groupe de chercheuses et chercheurs se rattachant à un même cadre théorique. Mais alors que les spécialistes insistent habituellement surtout sur les frontières qui les séparent et distinguent leur point de vue de celui des autres, les chercheuses féministes considèrent au contraire que, loin de nuire à la méthodologie féministe, ces différences ne peuvent que l'enrichir, la condition des femmes d'ici et celle des femmes d'ailleurs étant trop complexes pour que nous puissions nous priver d'éclairages complémentaires et/ou différents.

<sup>13</sup> Les différents bilans et comptes rendus qui ont été publiés suite aux conférences de Mexico (1975), de Copenhague (1980) et surtout de Nairobi (1985) attestent de la vitalité et de la diversité du féminisme dans le monde et plus particulièrement dans les régions dites « en développement ».

Étant donné le contexte dans lequel se déroule la recherche, cette attitude n'est pas sans entraîner un autre type de problèmes. En effet, l'organisation hiérarchique et bureaucratique des universités, les chasses gardées institutionnelles et disciplinaires, la compétition dans la course aux subventions de recherche, associées au sexisme qui règne dans les milieux de la recherche tout autant que dans le reste de la société, contribuent à maintenir les entreprises interdisciplinaires féministes dans une position marginale et à faire de la poursuite de tels projets une entreprise plus ou moins compliquée, plus ou moins prise au sérieux, selon les institutions, les facultés, etc...<sup>14</sup>. La collaboration interdisciplinaire est en principe fortement encouragée en milieu universitaire mais en pratique, il n'en est rien. Il y a souvent dévalorisation implicite de celles (et ceux) qui ont une formation pluridisciplinaire ou dont les travaux ne respectent pas les limites (théoriques, méthodologiques, de publication) des disciplines constituées. La situation se complique encore davantage pour les projets comportant la participation de groupes extérieurs aux universités car, dans la majorité des institutions et des disciplines, il n'y a pas de tradition de collaboration avec l'extérieur et encore moins avec les groupes de femmes. De ce fait, les contraintes de part et d'autre paraissent souvent plus importantes, plus difficiles à surmonter qu'elles ne le sont en réalité<sup>15</sup>.

Par ailleurs, quelle que soit la société en cause, partir du point de vue des femmes signifie habituellement qu'on devra se concentrer sur des activités ordinaires, sans prestige, peu visibles, ou considérées comme triviales, sans intérêt scientifique. L'ethnologue Danièle Jonkers, par exemple, explique qu'« après dix années d'étude de l'univers masculin » chez les Minyaka du Mali, une société patrilinéaire où « la dominance masculine tient dans le fait que toutes les conditions sociales, politiques et plus particulièrement l'organisation des alliances sont décidées par les hommes » (Jonkers 1985: 25), il lui a été difficile d'entreprendre un travail suivi auprès des femmes. « J'ai eu l'impression, dit-elle, — en voulant me rapprocher des femmes — en revendiquant ma condition de femme de limiter mes possibilités d'enquête sur le système symbolique » (*ibid.*: 26).

Mes amies européennes me demandaient souvent pourquoi je ne m'intéressais pas aux femmes... J'avoue... que la vie quotidienne des femmes, qui consacrent la plupart de leur temps aux travaux agricoles, aux tâches domestiques et au maternage, excitait moins ma curiosité que les pratiques parfois spectaculaires des hommes...

Jonkers 1985: 23

Il convient de noter aussi les difficultés inhérentes à la recherche féministe elle-même. Ainsi que le souligne le titre d'un ouvrage collectif sous la direction de Dale Spender, *Men's Studies Modified* (1981), les théories et les concepts n'ayant jamais vraiment pris en compte les femmes et leur situation spécifique, ce sont toutes les « sciences de l'homme » qu'il faut transformer. Les chercheuses féministes se trouvent en quelque sorte devant la tâche de transformer radicalement le savoir et les conditions de production du savoir sans toutefois disposer encore d'outils différents de ceux élaborés du point de vue des hommes et conçus pour en rendre compte. Elles sont conscientes que l'usage de tels outils risque de maintenir les femmes à l'écart (« outside the frame » selon l'expression de Dorothy Smith) et de poursuivre l'occultation de leurs activités

<sup>14</sup> Il faut reconnaître que la recherche féministe fait maintenant un peu moins sourire les sceptiques et que, la qualité de leurs projets étant dorénavant mieux reconnue dans les jurys de pairs, les féministes elles-mêmes ont développé une certaine assurance.

<sup>15</sup> Il est toutefois possible de dépasser ces contraintes, comme en font foi les nombreux exemples de réalisations originales cités par Cook et Fonow (1986).

dans tous les domaines du social, mais les alternatives sont limitées pour l'instant. Le remplacement des concepts anciens par de plus adéquats ne peut se faire du jour au lendemain; de même, la transformation du langage ne pourra se faire que graduellement, et lorsque son caractère socio-historique, et le sexisme qui l'imprègne, seront véritablement reconnus dans les milieux scientifiques.

Le seul fait d'être une femme et d'entreprendre une recherche pour les femmes n'élimine pas non plus toutes les barrières entre les chercheuses et les participantes. Celles qui ont fait l'expérience de recherches à caractère participatif, par exemple, savent que les « négociations » peuvent être longues; que les délais et les exigences des unes et des autres ne coïncident pas facilement; que la méfiance existe au départ à l'égard des « intellectuelles »; qu'il est difficile de nous libérer de notre jargon scientifique pour parler comme « le monde ordinaire » et que, par ailleurs, les mêmes mots n'ont pas toujours la même signification pour tout le monde. De plus, il faut être conscientes que nos cadres de références et nos interprétations de la réalité peuvent différer parfois beaucoup et même se trouver en contradiction avec ceux des femmes participant à nos travaux. Le partage des connaissances et la démystification de la théorie requièrent alors beaucoup d'imagination et d'innovation. La participation active des femmes, même lorsqu'elles sont militantes dans des groupes dont les objectifs sont clairement féministes, ne va pas de soi non plus. Indépendamment des conditions matérielles et de la situation familiale qui ont une influence évidente sur leur disponibilité, ces femmes considèrent a priori que la recherche « ça n'est pas leur affaire » et elles nourrissent parfois de grandes attentes à l'égard des chercheuses. « They wanted us to interpret their experience to them », notent Acker, Barry et Esseveld (1983: 429). Étant donné les efforts de démystification et de partage des connaissances déployés par les chercheuses féministes, une telle situation est pour le moins paradoxale. Mais il faut tout de même trouver moyen de ne pas décevoir les attentes, par ailleurs compréhensibles de la part de personnes « non spécialistes », tout en évitant d'une part le piège qui semble ainsi nous être tendu de conserver le statut d'« expertes » et tout en demeurant d'autre part fidèles à l'objectif d'autonomie des femmes.

Pour comprendre, au delà des expériences individuelles, le fonctionnement des institutions et de la société globale (Smith 1986), il faut aussi pouvoir concilier le développement de rapports de sujets à sujets avec les femmes et le respect de leur subjectivité avec une certaine « objectivation » des situations et des personnes concernées. Comme le précisent Acker, Barry et Esseveld,

the impossibility of eliminating all objectification exists in all social research, and the problem cannot be solved by creating the illusion that no relationship exists between the researcher and her research object.

Acker, Barry et Esseveld 1983: 425

Mais comment y parvenir sans occulter l'importance du vécu et des perceptions subjectives? Comment faire en sorte de ne pas « imposer » nos propres catégories d'analyse, nos propres explications? Que faire, par contre, dans une circonstance comme celle où s'est trouvée Suzanne Gérin-Lajoie en Guadeloupe et qui lui fait se demander :

...comment devons-nous réagir, avec notre conscience féministe, lorsqu'une répondante nous parle de l'éducation de ses enfants en prenant l'image des coqs (garçons) qui courent après les poules (filles), tout en affirmant qu'il faut enfermer les poules car les coqs sont en liberté? Pouvons-nous intervenir ou laisserons-nous primer le devoir scientifique en n'influençant pas les informations de la répondante par nos opinions politiques?

Gérin-Lajoie 1986: 89

C'est le genre de situation concrète que chaque chercheuse féministe doit être prête à affronter même s'il n'existe pas de réponse « appropriée ». Dans un cas comme celui-ci, il est probable d'ailleurs que la chercheuse se sentira d'autant plus libre d'exprimer ses opinions féministes que ses rapports avec les femmes de son enquête auront débordé le strict cadre scientifique et permis un véritable « dialogue » (Acker, Barry et Esseveld 1983: 427).

Mais cela comporte aussi des risques. Comme il est en général plus facile à des personnes du même sexe d'aborder des thèmes de la vie privée (la sexualité) ou considérés comme tels (la violence du conjoint), ou tout simplement de discuter « entre femmes » des activités socialement dévolues aux femmes (le soin des enfants), lorsque leurs répondantes traversent des périodes de crise ou des situations difficiles, les chercheuses peuvent se trouver involontairement placées dans des relations d'aide auxquelles elles ne sont pas en mesure de faire face adéquatement. Il y a des moments où une écoute sympathique ne suffit plus. Or, s'il est toujours possible de conduire quelqu'une à un refuge pour femmes battues – lorsqu'il en existe dans la région, bien entendu (Gérin-Lajoie 1986) – ou de l'héberger pour une nuit ou deux, il est beaucoup plus difficile de le faire de façon continue ou pour plusieurs personnes à la fois. Comment éviter d'induire involontairement des attentes impossibles à combler? hors de nos compétences? Comment par contre aider, lorsqu'on le peut, sans favoriser la dépendance? Autant de questions concrètes pour lesquelles les manuels de méthodologie ne sont d'aucun secours; autant de problèmes que les méthodes habituelles de travail ne peuvent résoudre mais que la méthodologie féministe continuera vraisemblablement à affronter tant et aussi longtemps que les conditions de la recherche et la conception du rôle des scientifiques en général n'auront pas profondément changé.

## ▣ Féminisme et anthropologie

### ◇ Des affinités nombreuses

Plusieurs des principes énoncés précédemment et des méthodes utilisées par les féministes rencontrent des préoccupations méthodologiques qui ont caractérisé la tradition de recherche anthropologique depuis ses origines. L'anthropologie a d'ailleurs beaucoup apporté au développement de la théorie et de la méthodologie féministes. C'est sans conteste la discipline qui a le plus contribué à la mise en évidence du caractère social et culturel des comportements humains et, de ce fait, à la « dénaturalisation » de la condition des femmes. Comme le rappelle Jane Monnig Atkinson dans une revue critique des travaux anthropologiques récents sur les femmes,

since the formative years of the discipline, anthropologists have effectively challenged a long list of preconceived notions about human nature and human institutions. Mystifications of race, religion, and nationalism, among others have been targets. One reason that feminism and anthropology have taken well to each other is that feminist anthropologists have continued this tradition by tackling hither to unquestioned assumptions about sex and gender.

Atkinson 1982: 238

Dès le début de la « deuxième vague », les féministes radicales américaines ont déclaré, à l'instar de Kate Millet, que « le sexe est une catégorie sociale », mais dans le monde francophone, c'est probablement Nicole-Claude Mathieu, une anthropologue française, qui fut la première – bien avant la pénétration du féminisme en sciences sociales et en

recherche en particulier – à affirmer la nécessité d'une « définition sociologique des catégories de sexe » (1971). Aujourd'hui il existe une abondante littérature sur la distinction entre sexe biologique et sexe social (« sex and gender ») et sur les catégories sociales de sexe (« gender studies »); on a aussi pris conscience que le sexe biologique lui-même peut être modifié suivant des impératifs psycho-culturels, comme c'est le cas des transsexuel-le-s par exemple, ou subir des manipulations au niveau génétique. Ces travaux ont rendu problématique et soumis à la critique scientifique ce qui apparaissait auparavant comme une évidence quant à la « nature » et au « destin » des femmes.

Ce sont aussi les anthropologues qui, par leurs études des sociétés très différentes de la nôtre, ont le plus clairement démontré l'importance de ce que les féministes appellent le principe de contextualisation : des données n'ont de sens que re-situées dans le contexte de la société et de la culture dont elles sont issues; les généralisations ne sont possibles qu'à cette condition et pourvu, comme je le notais tantôt, que notre propre position de chercheuses soit aussi contextualisée, nos biais identifiés. En quête d'une théorie universelle, certaines théoriciennes féministes du début de la deuxième vague ont « abusé » de l'anthropologie en y puisant des notions contestées ou des exemples décontextualisés (voir la critique de Rosaldo 1980); sur ce plan les travaux anthropologiques demeurent pour les féministes un rappel à la vigilance épistémologique. Il en est de même de l'importance que l'anthropologie accorde aux dimensions historiques de son approche holistique et comparative tout à la fois.

De plus, à l'instar des féministes et avant elles, les anthropologues se sont interrogé-e-s sur le type de rapports à entretenir avec les individus et les groupes sur lesquels portent leurs travaux. J'ai mentionné précédemment la réflexion de Jacques Maquet parce que les termes m'en paraissent proches de ceux qu'emploient les féministes, mais la littérature anthropologique contient quantité de témoignages du même type, particulièrement depuis les années 1960 alors que s'est effectuée une prise de conscience du caractère politique de nos recherches et de notre discipline en général. Cette introspection à caractère éthique a aussi un caractère pratique : l'efficacité du travail de recherche dépend souvent directement de la capacité de la chercheuse ou du chercheur à établir des rapports harmonieux avec les personnes et les populations concernées. La connaissance en profondeur des sociétés étrangères dont les anthropologues ont tiré jusqu'à récemment leur identité disciplinaire reposait précisément sur des rapports étroits avec les individus, sur l'observation patiente de leurs activités et sur la participation à leur vie quotidienne lors de séjours prolongés. Aujourd'hui ces méthodes « douces » ont gagné la faveur des chercheuses et des chercheurs que les méthodes quantitatives et impersonnelles ne satisfont pas ou plus et, bien entendu, celle des féministes. On ne s'étonne donc pas que la sociologue Dorothy Smith, lorsqu'elle aborde l'étude de la vie quotidienne des femmes dans leurs rapports avec l'État, recommande de faire une « ethnographie » des institutions (1986).

Le recours par les féministes à la méthode biographique et aux histoires de vie en particulier s'inspire également beaucoup des travaux anthropologiques. Comme le souligne Susan Geiger, même si cette méthode est fréquemment utilisée en histoire, en sociologie et en psychologie, « anthropologist can probably lay the strongest claim to a tradition of collecting and using life histories » (Geiger 1986: 337). Les histoires de vie procurent, en effet, une variété d'information intégrées :

Life histories provide informations about the particularities of women's experiences... within specific cultural setting, and they permit comparative cross-cultural studies of women's responses to such [similar] conditions in different settings. [They permit]... to negotiate between extreme cultural relativism and superficial comparisons, and to generate theories about women's oppression as it relates to colonization, revolution, industrialization, and development or modernization.

Geiger 1986: 343

Les féministes ont exploité la méthode plus à fond encore en l'utilisant aussi parfois comme instrument d'animation, de conscientisation dans le cadre de recherches de type participatif visant la mise en œuvre d'« actions émancipatrices » (Mies 1983).

Enfin, étant donné la crise d'identité et de légitimité que traverse l'anthropologie depuis une vingtaine d'années, un nombre croissant d'anthropologues, parmi les jeunes en particulier, se posent aujourd'hui, à propos de la pertinence de leurs travaux, des questions similaires à celles qui préoccupent les féministes. Joke Schrijvers écrit :

In my view the enormous economic and political problems of the people anthropologists take so much interest in should more and more urge them to consider how practical their theories are. Who is going to use their writings, and for what purpose? Who *can* use the results of research as a matter of fact?

Schrijvers 1979: 111

Beaucoup de féministes et d'anthropologues pensent, comme Schrijvers, que la seule alternative qui s'offre à ceux et celles qui refusent les débats scientifiques en vase clos – la « tour d'ivoire » scientifique – et qui ne veulent pas non plus concentrer tous leurs intérêts de recherche dans les limites de leur propre société est la suivante :

to continue the traditional anthropologist's interest in « other cultures », but to transform the approach into a more problem-oriented research, in which the questions are of direct relevance to the people concerned. Whether the research is action-oriented, policy-oriented, or more generally related to change and development, the theory should be as practical as possible.

Schrijvers 1979: 111

#### ◇ Des contradictions profondes

Pourtant l'application de la méthodologie féministe telle que je l'ai exposée ne va pas de soi en anthropologie. Il y a plusieurs raisons à cela. D'une part, les affinités entre les deux approches sont considérablement réduites par l'adhésion de beaucoup d'anthropologues à d'autres principes méthodologiques, opposés aux précédents. Ainsi que l'explique Gérard Althabe, pour se maintenir « dans la légitimité interne aux sciences sociales » (et j'ajouterais, aux sciences en général), les anthropologues se placent « dans une position particulière : ils produisent les sujets en étrangers; ce faisant, ils s'installent eux-mêmes dans une position extérieure, celle de l'étranger au monde qu'ils étudient » (Althabe 1986: 121). Cette attitude, selon moi, ne découle pas seulement d'un effort de légitimation ni de la simple nécessité d'objectivation minimale des expériences individuelles, dont il a été question précédemment; elle témoigne plus profondément d'un désir de garder le contrôle des situations et des populations à l'étude. Sous couvert méthodologique, il s'agit de maintenir un rapport de pouvoir de « sujets » à l'égard des « objets » de recherche, rapport basé sur la non reconnaissance épistémologique implicite des différences entre les objets-sujets humains et les autres objets de recherche.

Une telle attitude permet de conserver ce que Jean Copans appelle « l'illusion de la méthode ». Cette « illusion » caractéristique de l'état actuel de la discipline et particulièrement, selon Copans, de « l'ethnoscience », du « structuralisme » et même du « marxisme », qui consiste en

l'appropriation des structures de l'inconscient biologique et culturel ou des structures de classes, indépendamment de tout échange ou expérimentation avec l'objet lui-même, contribue à donner à ces anthropologies une sophistication extrême. Bref, à la fusion subjectiviste de l'ethnologie sauvage s'oppose, grâce à un prestige rationaliste, une ethnologie au regard neutre et hautain. Une ethnologie aveugle en quelque sorte, à elle-même et aux autres.

Copans 1986: 118

Sans partager entièrement l'interprétation de Copans quant à une supposée « fusion subjectiviste de l'ethnologie sauvage » dans le passé, force est de constater qu'en anthropologie la conscience, les visions du monde, les théories développées par les « autres » ne sont habituellement pas nommées ni traitées de la même manière que les nôtres; elles apparaissent, au contraire, comme étant d'une nature différente : quand ce ne sont pas des mythologies, du folklore, elles relèvent de la « pensée sauvage », du sens commun, de l'inconscient, ou pire encore d'une fausse conscience. L'effet produit par cette distanciation méthodologique est le même que celui provenant de l'« arme ultime » de la théorie dont il a été question plus tôt. Il consiste à « situer l'altérité *au-delà de l'autre; hors d'atteinte* de l'autre comme créateur ou créatrice de son humanité » (Copans 1986: 117).

L'application de la méthodologie féministe en anthropologie se bute aussi à ce que j'appellerais la tentation du relativisme culturel. Il s'agit d'une autre forme de distanciation qui concerne cette fois non seulement les populations étudiées mais aussi les autres scientifiques. En effet, en opposant implicitement respect des différences et prises de position morales, en refusant de se placer sur un autre terrain que celui de la science et de l'infinie variété culturelle, les tenants et tenantes du relativisme culturel se placent ni plus ni moins au-dessus des incertitudes, des doutes, des débats – des risques – qui sont le lot des autres scientifiques et des citoyens et citoyennes en général. Si, depuis les années soixante, la discipline dans son ensemble a reconnu avoir beaucoup succombé à cette tentation, si elle a commencé à faire amende honorable, les attitudes face à la recherche sur les femmes et à la question des mutilations sexuelles en particulier montrent que la tentation est toujours présente. Certes, l'apport principal de l'anthropologie au féminisme a consisté dans cette vigilance de tout instant par rapport à la complexité et à la diversité des phénomènes sociaux. Mais toutes les coutumes n'ont pas les mêmes conséquences pour les personnes et les populations concernées. Dans le cas de la clitoridectomie et de l'infibulation, par exemple, les anthropologues sont confronté-e-s, comme l'explique Rayna Rapp, aux dimensions politiques que comporte toute tradition :

...we are confronted with the politics of tradition. Traditions may simultaneously give strength and provide insulation against radical revisions in women's often contradictory position. The limits of cultural relativism are approached in such cases. As researchers and teachers, our work may identify women's traditional social relations and may potentially romanticize relations of oppression as well.

Rapp 1979: 512

Jusqu'à présent, seules des féministes occidentales et certaines femmes des régions concernées ont dénoncé ouvertement les mutilations sexuelles pratiquées à grande échelle sur les femmes et les petites filles dans de nombreuses sociétés d'Afrique et du

Moyen-Orient (voir Hosken 1979). La majorité des anthropologues se sont retranché-e-s dans le silence sinon l'indifférence<sup>16</sup> et des structuralistes, au risque d'aberrations théoriques, ont eu recours à des explications par la symétrie avec les rituels d'initiation masculins. Ce sont des femmes anthropologues qui ont osé démonter ces discours relativistes et en exposer le caractère politique, situer les pratiques en question dans le cadre des rapports sociaux inégalitaires de sexe et identifier ces « coutumes » pour ce qu'elles sont du point de vue des femmes qui les subissent : des mutilations sexuelles.

Ainsi, Nicole Sindzingre (1977 et 1979) a clairement démontré « la non-équivalence entre circoncision et excision tant du point de vue anatomique, qu'au regard du complexe rituel dans lequel elles prennent place » (Fainzang 1985: 118). Plus récemment, Sylvie Fainzang, au terme

d'une réflexion menée sur les discours relatifs aux mutilations sexuelles tenus par les immigrés africains vivant dans le contexte social français, où il apparaît qu'elles continuent d'être pratiquées sur une grande majorité d'enfants bien qu'elles ne soient plus partie intégrante d'un processus initiatique

Fainzang 1985: 117

a montré qu'« il est néanmoins possible de déceler un certain parallélisme entre ces deux institutions, non pas comme traduisant un changement social de l'enfant à l'adulte, mais comme visant à assigner à l'individu une place sociale jugée conforme à son sexe » (*ibid.*: 118). En effet, en France,

avec la disparition du contexte initiatique, tout se passe comme si la différenciation des sexes subsistait seule, là où elle s'articulait avec une différenciation des âges. En définitive avec l'excision et la circoncision, on n'a pas tant à faire à un marquage social de la différence sexuelle, qu'à un marquage de la différence sociale qui doit exister entre les sexes, autrement dit à une inscription (sur les corps) des rapports de sexe.

*Ibid.*: 125

Aussi n'hésite-t-elle pas à conclure que :

derrière les discours officiels justifiant ces pratiques, au nombre desquels elles doivent permettre la reproduction biologique des individus, il s'agit en fait de rendre possible la reproduction sociale des rapports de domination entre les sexes.

*Ibid.*

Parallèlement à la tentation du relativisme culturel, les anthropologues ont toujours vécu dans une hantise de l'ethnocentrisme, hantise au niveau de leurs pratiques et de leurs théories, mais aussi dans l'image qu'ils et elles projettent dans la communauté scientifique aussi bien que dans le public en général. En plus du sexisme qui la sous-tend, la méfiance dont les anthropologues continuent de faire preuve à l'égard des analyses féministes s'explique certainement en partie par cette hantise de l'ethnocentrisme; les prises de position en faveur des femmes des autres sociétés sont toujours, plus ou moins ouvertement, qualifiées d'« ethnocentriques » lorsqu'elles sont le fait de féministes occidentales. Cependant, avant de jeter l'anathème sur les féministes, il conviendrait de faire preuve du même esprit critique à l'égard de tous les autres cadres théo-

<sup>16</sup> Une autre interprétation plus psychologique et même psychanalytique serait celle de la peur suscitée chez les anthropologues masculins par la sexualité des femmes; une autre encore se rapporterait au tabou occidental attaché à la sexualité. Cependant, je ne retiens pas ces interprétations parce qu'elles ne font ni plus ni moins qu'exonérer les anthropologues de toute responsabilité sur cette question, alors qu'en tant que scientifiques leur responsabilité, selon moi, demeure entière.

riques en vigueur dans la discipline. Le risque d'ethnocentrisme n'est pas plus grand chez les féministes que chez les structuralistes, les fonctionnalistes ou les marxistes. Aucun des grands courants d'analyse anthropologique n'est né et ne s'est développé hors de l'Occident; aucun n'est le produit original des populations étrangères étudiées par les anthropologues. Ils ont tous été « exportés » et utilisés ailleurs, pour étudier les « autres », sans que leur validité ait été véritablement remise en cause (sauf, bien sûr, dans les cercles de pairs constitués d'autres anthropologues ayant la même formation occidentale), et sans que les points de vue exprimés aient été confrontés avec ceux des populations intéressées. Le féminisme est né lui aussi en Occident et s'y est d'abord développé. Mais en moins de dix ans des liens se sont tissés, des réseaux internationaux se sont constitués<sup>17</sup> à partir de la confrontation des situations, des instruments de travail et des analyses. Loin de favoriser l'ethnocentrisme, l'application de la méthodologie féministe exposée ici est, à mon avis,

et, pour une anthropologue en particulier, la mieux appropriée à une étude de la situation des femmes qui tienne pleinement compte des spécificités culturelles. Je veux dire par là que si on applique vraiment un cadre d'observation et d'analyse féministe matérialiste, c'est-à-dire qui part des conditions d'existence quotidienne des femmes, de leur vécu, dans ce qu'il a de concret et d'idéal tout à la fois, ... pour comprendre le fonctionnement de la société et de ses institutions, on est en grande mesure capable de reconnaître, de comprendre et de respecter les spécificités culturelles.

Dagenais 1986: 78

À condition toutefois de ne pas exagérer les différences entre les femmes au détriment des similitudes ou, pour reprendre les termes de Jeanne Bisillat et Michèle Fiéloux, des « identités dans les différences » (Bisillat et Fiéloux 1983: 85-95). Il est indéniable que les recherches sur les sociétés pratiquant la chasse et la collecte, par exemple, ont apporté une contribution théorique fondamentale au féminisme, notamment au cours des années 1970 durant le grand débat autour des concepts d'oppression et de sociétés égalitaires. Il ne faudrait cependant pas oublier que, comme le rappelle Françoise Héritier,

il y aurait à l'heure actuelle une trentaine de sociétés de chasseurs-collecteurs. Elles n'offrent pas une vision commune des rapports hommes/femmes qu'on pourrait supposer être une survivance d'un unique modèle archaïque. Mais toutes, semble-t-il, manifestent l'existence d'une suprématie masculine, avec d'énormes variations allant de la quasi-égalité des deux sexes chez certains indiens pêcheurs (Anaskapis) au quasi-esclavage des femmes chez les Ona (Selk'nam) de Terre de Feu...

Héritier 1985: 10

Par contre, les sociétés « patrilineaires, patri-virilocales et fortement viriarcales... représentent plus de 80% des sociétés connues » (Mathieu 1985: 7). De même que la diversité culturelle ne doit pas empêcher la reconnaissance de similitudes dans les rapports de classe d'une société à l'autre, les différences culturelles dans la situation des femmes ne doivent pas masquer les ressemblances dans les rapports de sexe.

<sup>17</sup> Il est évident que le développement des moyens de communication et l'augmentation de la scolarisation partout dans le monde contribuent grandement à la diffusion des idées féministes. Ce sont là des conditions favorables au dialogue qui ont fait défaut à l'anthropologie durant la majeure partie de son développement.

## ▣ Des pistes pour une anthropologie féministe

Jusqu'à présent, comme le note Anne-Marie Daune-Richard, nous n'avions pas le choix, « toutes nos enquêtes sont parties d'un constat du vide laissé par les sciences sociales en ce qui concerne la situation des femmes... On comprend donc pourquoi dans un premier temps il s'est avéré urgent de combler cette lacune ». Mais ayant avancé dans cette voie et

rencontrant la catégorie des hommes comme catégorie sexuée inscrite dans un rapport social avec la catégorie des femmes, nous faut-il maintenant reconstruire des données équivalentes pour les hommes et sous quelles conditions? S'ils constituent un des pôles du rapport entre les sexes, ils le sont dans tous les champs du social. Cela revient à dire qu'il faut repérer leur mode d'inscription dans les champs dont les sciences sociales les avaient jusqu'à présent écartés parce qu'ils en sont apparemment absents (exemple du champ de la parentalité). Mais il faut aussi reconsidérer les données qui ont été construites à leur sujet sans qu'il ait été tenu compte de leur position dominante dans les rapports de sexes et des bénéfices qu'ils tirent de la division sexuelle du travail.

Daune-Richard et Devreux 1985: 51

En tant que dominants et à l'instar des autres groupes dominants, les hommes n'ont, en effet, jamais été « objets » de recherche; ils en étaient les « sujets ». Aussi, considérés du point de vue des femmes et non plus comme termes de référence universelle, leurs comportements et leurs attitudes peuvent nous apprendre beaucoup sur les diverses formes du pouvoir « intime » et du pouvoir en général. Alors que, de par les connaissances accumulées jusqu'à présent, nous connaissons bien les conceptions masculines de la société et de son fonctionnement, il importe maintenant de mieux connaître les représentations masculines des rapports hommes-femmes, de la vie familiale, de la sexualité, de la paternité, du domestique, du « privé » en général. Pour des raisons scientifiques d'une part, parce que le genre (« gender ») masculin est une construction socio-historique au même titre que le genre féminin et d'autre part, pour des raisons politiques. En effet, comme « un dominant connaît la *domination* » et « ne connaît pas le vécu de l'*oppression*, c'est-à-dire l'autre versant », il est

hors de question, dans l'analyse d'un rapport de force, de ne pas tenter d'obtenir le maximum d'information du dominant (...), car *il connaît le mode d'emploi*, les mécanismes idéologiques et les justifications idéologiques, les contraintes matérielles et psychiques à utiliser et utilisées.

Mathieu 1985: 181

Cette recommandation de Nicole-Claude Mathieu est valable pour toutes les instances du pouvoir dans les sociétés patri-viriarcales mais, parce qu'il est plus difficile d'étudier les puissants que les faibles, les riches que les pauvres, les dominants que les dominés, l'étude du pouvoir n'est pas encore très avancée. Elle est pourtant essentielle. Les chercheuses féministes le comprennent et ressentent de plus en plus l'urgence de procéder à l'étude de l'État et de ses institutions (Smith 1986). Dans toutes les régions du monde, les femmes ont des rapports multiples et variés avec l'État: elles sont non seulement les principales « bénéficiaires » de ses politiques sociales et familiales, elles sont aussi au cœur des enjeux démographiques lorsque les hommes politiques décident qu'il faut augmenter ou réduire la population. L'histoire a aussi montré que les nationalismes se font le plus souvent au détriment des femmes. Il faudra donc continuer à étudier les idéologies et les programmes politiques afin d'en connaître, et surtout d'en reconnaître, les éléments néfastes et les améliorations potentielles. Comme nous y invite Andrée Michel, il faut également étendre cette étude à l'ensemble des complexes militaro-industriels (CMI) mondiaux dont « les violences contre les peuples... atteignent d'abord les

femmes » (Michel 1985: 33). Car « le développement des CMI amène la rencontre des deux systèmes patriarcaux, ceux des pays du centre et ceux des pays de la périphérie » et « la nature patriarcale des CMI se renforce en s'alliant aux patriarcats du Tiers-Monde » (*ibid.*: 60).

Il ne faudrait pas, cependant, négliger l'étude des groupes contestataires, des organisations syndicales et des mouvements de gauche en général. Même si les révolutions (aussi peu nombreuses qu'elles soient) se sont toujours faites avec la participation active des femmes, les régimes politiques dits révolutionnaires qui les ont suivies n'ont jamais accordé une place importante aux femmes dans la construction de la société nouvelle. Il en est de même lors de réformes agraires, par exemple (Deere 1985). Il faut examiner en profondeur également tous ces comportements nouveaux que les médias ont trop souvent tendance à qualifier d'emblée de « révolutionnaires ». Si le féminisme a provoqué un certain nombre de changements, dont il importe d'évaluer la nature et l'ampleur, il a provoqué aussi des récupérations et des réactions de défense au sein des pouvoirs menacés. Certains phénomènes d'apparence progressiste ou révolutionnaire peuvent se retourner contre les femmes. Qu'on pense, par exemple, à celui dit des « nouveaux hommes » où la critique féministe des catégories de sexe a été en grande partie récupérée pour nier toute responsabilité des hommes dans l'oppression des femmes; qu'on pense aussi à la revendication de « garde partagée » qui s'est révélée, dans bien des cas, une façon pour les hommes de se soustraire au paiement d'une pension alimentaire. Ça n'est pas non plus par simple coïncidence que le développement d'un discours sur la « question du père » a été généralement basé sur le dénigrement du rôle des mères (Dagenais et Poirier 1985).

Par ailleurs, et sans en exagérer l'ampleur, les féministes devraient se pencher davantage sur ce que Jane Janeway appelle « le pouvoir des faibles » (« the power of the weak ») (1975) avec ses contradictions, ses compromis, ses accommodations. D'une part, il importe d'exposer au grand jour les mystifications comme celle qui a consisté à confondre les moindres manifestations de contrôle et d'autonomie des femmes dans la sphère domestique avec un supposé « matriarcat » dans la société globale concernée (Dagenais 1985; Dagenais et Poirier 1985). D'autre part, comme le fait courageusement Nicole-Claude Mathieu, il ne faut pas hésiter à confronter le prétendu « consentement des femmes » à leur oppression. Les accommodements des femmes à leur situation doivent être éclaircis et replacés dans leur contexte précis parce que « céder n'est pas consentir » (Mathieu 1985). Considérés du point de vue des femmes, bien des « accommodements » apparaissent plutôt comme des stratégies de survie et des manifestations d'intelligence que comme des signes de servilité. Tous les groupes humains opprimés ont trouvé des façons de rendre leur vie quotidienne minimalement « vivable »; pourquoi blâmer les femmes d'en faire autant ?

Enfin, les chercheuses féministes ne peuvent se permettre d'ignorer ceux que Rosalind Pollock Petchevsky appelle les « ennemis les plus acharnés du féminisme », ces groupes de la « nouvelle droite » moralisatrice, fortement financée et organisée (Petchevsky 1984) qui se manifestent avec de plus en plus d'assurance — d'arrogance — dans les pays occidentaux. Au Québec, les médias se sont intéressés aux poursuites judiciaires et aux manifestations violentes qu'ils ont mis au point contre l'avortement; on sait aussi qu'ils pratiquent une forme d'« infiltration » dans les Conseils d'administration de certains établissements publics de santé qui respectent le choix des femmes en matière d'avortement. Mais on connaît mal ou pas du tout leur organisation, les moyens financiers dont ils disposent, leurs liens avec d'autres groupes réactionnaires et avec les

organisations religieuses et politiques. On connaît mal les femmes qui en font partie et auprès de qui la recherche féministe sera nécessairement différente, sans la « compli-cité » (Juteau 1986) qui rapproche très souvent les chercheuses des femmes qui parti-cipent à leurs travaux. Qui sont les femmes qui adhèrent à l'idéologie patriarcale des « Total Women » ou des « R.E.A.L. Women » ? Que recherchent-elles dans ces mou-vements et comment ceux-ci se situent-ils par rapport au mouvement des femmes et aux autres mouvements sociaux (écologiste; pour les droits de la personne; contre la peine de mort, etc.) de notre époque ? (Dubinsky 1983; Eichler 1985). Il faudrait exposer plus clairement les contradictions dans le discours de la droite sur le respect de la vie, sur la guerre et la paix, sur la liberté et la dignité humaines car ce discours utilise sans vergogne des mots d'ordre féministes pour les retourner contre nous. Il faudrait éclairer également l'adaptation qui en est faite en termes de stratégies selon les pays et les régions. De telles recherches contribueraient autant à l'avancement de la connaissance qu'à celui du mou-vement des femmes. Si « le féminisme ne peut être séparé de la politique » (Charlotte Bunch, citée par Michel 1985: 63), la recherche féministe ne peut être séparée de l'action en vue de la transformation des rapports sociaux. Il y va de l'avenir des femmes et du féminisme; il y va de l'avenir de notre société.

## RÉFÉRENCES

ACKER J., K. Barry et J. Esseveld

1983 « Objectivity and Truth: Problems in Doing Feminist Research », *Women's Studies International Forum*, 6, 4: 423-435.

ALTHABE G.

1986 « Ethnologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs »: 119-123, in M. Guillaume (sous la direction de), *L'état des sciences sociales en France*. Paris: Éditions de la dé-couverte.

ATKINSON J.M.

1982 « Anthropology », *Signs*, 8, 2: 236-258.

BAWIN-LEGROS B.

1982 « Du type d'interprétation possible au choix d'une méthode réelle: le cas particulier de la mobilité sociale des femmes à travers le récit d'une recherche », *Sociologie et sociétés*, XIV, 1: 53-63.

BENSTON M.

1982 « Feminism and the Critique of Scientific Method », in A. Miles et G. Finn (éds.), *Feminism in Canada: From Pressure to Politics*. Montréal: Black Rose Books.

BISILLAT J. et M. Fiéloux

1983 *Femmes du Tiers-Monde*. Paris: Le Sycomore.

BOWLES G. et R. Duelli Klein

1983 « Introduction: theories of Women's Studies and the autonomy/integration debate »: 1-26, in G. Bowles and R. Duelli Klein (éds.), *Theories of Women's Studies*. Londres et Boston: Routledge and Kegan Paul.

COLLECTIF

1977 « Variations sur des thèmes communs », *Questions féministes*, 1, novembre: 3-19.

COOK J.A. et M.M. Fonow

1986 « Knowledge and Women's Interests: Issues of Epistemology and Methodology in Feminist Sociological Research », *Sociological Quarterly*, 56, 1: 2-29.

COPANS J.

1986 « Le regard ethnologique »: 115-119, in M. Guillaume (sous la direction de), *L'état des sciences sociales en France*. Paris: Éditions de la découverte.

DAGENAIS H.

1985 « L'image des femmes et des rapports hommes-femmes dans les monographies québécoises des années 60 ou Le coureur des bois ... and the good soup maker »: 188-192, in *Femmes, images, modèles / Images, Role-Model*. Actes du colloque de l'Institut canadien de recherche sur les femmes, 1984.

1986 « Spécificités culturelles et méthodologie féministe: l'exemple d'une recherche en Guadeloupe »: 75-85, in H. Dagenais (sous la direction de), *Approches et méthodes de la recherche féministe*. Université Laval, GREMF (Groupe de recherche multidisciplinaire féministe).

DAGENAIS H. et J. Poirier

1985 « L'envers du mythe: la situation des femmes en Guadeloupe », *Nouvelles questions féministes*, 9-10: 53-83.

DAUNE-RICHARD A.M. et A.M. Devreux

1985 « La construction sociale des catégories de sexe », *BIEF (Bulletin d'information des études féminines)*, 17, décembre: 39-53.

DEERE C.D.

1985 « Rural Women and State Policy: The Latin American Agrarian Reform Experience », *World Development*, 13, 9: 1037-1053.

DELPHY C.

1970 « L'ennemi principal », *Partisans*, Numéro spécial « Libération des femmes année zéro »: 112-139.

1975 « Pour un féminisme matérialiste », *L'Arc*, 65: 61-67.

1982 « Un féminisme matérialiste est possible », *Nouvelles questions féministes*, 4, automne: 51-86.

DUBINSKY K.

1983 *Lament for a « Patriarchy Lost »? - Anti-Feminism, Anti-abortion and R.E.A.L. Women in Canada*, Canadian Research Institute for the Advancement of Women / Institut canadien de recherche sur les femmes (CRIAW / ICREF), Feminist Perspectives féministes, no 1.

EICHLER M.

1985 *The Pro-Family Movement: Are They For or Against Families?* CRIAW / ICREF, Feminist Perspectives féministes, no 4a.

EICHLER M. et J. Lapointe

1985 *On the Treatment of the Sexes in Research / Le traitement équitable des sexes dans la recherche*. Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

FAINZANG S.

1985 « Circoncision, excision et rapports de domination », *Anthropologie et Sociétés*, 9, 1: 117-127.

## FARGANIS S.

1986 « Social Theory and Feminist Theory: The Need for Dialogue », *Sociological Quarterly*, 56, 1: 50-68.

## GEIGER S.N.G.

1986 « Women's Life Histories: Methods and Content », *Signs*, 11, 2: 334-351.

## GÉRIN-LAJOIE S.

1986 « Questions féministes, questions de méthode: un témoignage »: 88-90, in H. Dagenais (sous la direction de), *Approches et méthodes de la recherche féministe*. Université Laval, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe.

## GRAWITZ M.

1974 *Méthodes des sciences sociales*. Paris: Dalloz.

## GUILLAUMIN C.

1981 « Femmes et théories: remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sociologie et sociétés*, XIII, 2: 19-31.

## HÉRITIER F.

1985 « Le sang du guerrier et le sang des femmes », *Les Cahiers du GRIF*, 29, « L'Africaine: Sexes et signes »: 7-22.

## HOSKEN F.

1979 *The Hosken Report: Genital and Sexual Mutilations of Females*. Lexington (Mass.): Women International Network News.

## ISNARD M.

1981 « Questions de méthodes et de rapports aux savoirs », *BIEF (Bulletin d'information des études féminines)*, 7-8, novembre, « Les femmes et la recherche »: 113-121.

## JANEWAY J.

1975 « On the Power of the Weak », *Signs*, 1, 1: 103-109.

## JAYARATNE T.E.

1983 « The value of quantitative methodology for feminist research »: 140-161, in G. Bowles et R. Duelli Klein (éds), *Theories of Women's Studies*. Londres et Boston: Routledge and Kegan Paul.

## JONKERS D.

1985 « Chez les Minyanka (Mali) », *Les Cahiers du GRIF*, 29, « L'Afrique: Sexes et signes »: 23-31.

## JUTEAU D.

1986 « Comment le point de vue féministe a transformé l'étude des rapports ethniques »: 39-45, in H. Dagenais (sous la direction de), *Approches et méthodes de la recherche féministe*. Université Laval, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe.

## MAQUET J.

1964 « Objectivity in Anthropology », *Current Anthropology*, 5: 45-55.

## MATHIEU N.C.

1971 « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Epistémologie sociologique*, 2: 19-39.

1985a *Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique*, UNESCO, Réunion internationale d'experts sur « Réflexion sur la problématique féminine dans la recherche et l'enseignement supérieur ».

## MATHIEU N.C.

1985b « De la conscience dominée des femmes », *Les Cahiers du GRIF* 29, « L'Africaine: Sexes et signes »: 73-75.

## MATHIEU N.C. (sous la direction de)

1985 *L'arraisonnement des femmes*. Paris: Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

## McCORMACK T.

1981 « Good Theory or Just Theory: Toward a Feminist Philosophy of Science », *Women Studies International Quarterly*, 4, 1: 1-12.

## MICHEL A.

1985 « Le complexe militaro-industriel et la violence à l'égard des femmes », *Nouvelles questions féministes*, 11-12: 9-73.

## MIES M.

1983 « Towards a methodology for feminist research »: 117-139, in G. Bowles et R. Duelli Klein (éds.), *Theories of Women's Studies*. Londres et Boston: Routledge and Kegan Paul.

## MILES A.

1985 « Sexuality, Diversity and Relativism in the Women's Liberation Movement », *Resources for Feminist Research / Documentation sur la recherche féministe*, XIX, 3: 9-11.

## MORIN E.

1982 *Science avec conscience*. Paris: Fayard.

## OAKLEY A.

1981 « Interviewing women: a contradiction in terms »: 30-61, in H. Roberts (éd.), *Doing Feminist Research*. Londres: Routledge and Kegan Paul.

## PETCHEVSKY R.P.

1984 « L'antiféminisme et la montée de la Nouvelle Droite aux États-Unis », *Nouvelles questions féministes*, 6-7: 55-104.

## PICQ F.

1983 « Féminisme, matérialisme, radicalisme », *La revue d'en face*, 13: 39-57.

## POIRIER J., H. Dagenais et J. Gregory

1986 « Démographie et approche féministe: Réflexion méthodologique à partir d'une recherche en cours », *Cahiers québécois de démographie*, 14, 2: 277-283.

## POFF D.C.

1985 « Feminism Flies Too: The Principles of a Feminist Epistemology », *Resources for Feminist Research / Documentation sur la recherche féministe*, XIX, 3: 6-8.

## RAPP R.

1979 « Anthropology », *Signs*, 4, 3: 497-513.

## ROSALDO M.Z.

1980 « The Use and Abuse of Anthropology: Reflections on Feminism and Cross-Cultural Understanding », *Signs*, 5, 3: 389-417.

**SCHRIJVERS J.**

- 1979 « Viricentrism in Anthropology »: 97-115, in G. Huizer et B. Manheim (éds.), *The Politics of Anthropology*. La Haye: Mouton.

**SINDZINGRE N.**

- 1977 « Le plus et le moins: à propos de l'excision », *Cahiers d'Études africaines*, 65, XVII, 1: 65-75.
- 1979 « Un excès par défaut. Excision et représentation de la féminité », *L'Homme*, XIX, 3-4: 171-187.

**SMITH D.**

- 1977 *Feminism and Marxism*. Vancouver: New Star.
- 1979 « Using the Oppressor's Language », *Resources for Feminist Research / Documentation sur la recherche féministe*, Special Publication no 5, printemps: 11-18.
- 1981 « Le parti-pris des femmes »: 139-144, in Y. Cohen (sous la direction de), *Femmes et politique*. Montréal: Le Jour.
- 1986 « Institutional Ethnography: A Feminist Method », *Documentation sur la recherche féministe / Resources for Feminist Research*, 15, 1: 6-13.

**SPENDER D.**

- 1980 *Man Made Language*. Londres: Routledge and Kegan Paul.
- 1981 « Introduction », in *Men's Studies Modified*. Pergamon Press.

**STANLEY L. et S. Wise**

- 1983 *Breaking Out: Feminist Consciousness and Feminist Research*. Londres: Routledge and Kegan Paul.

**VICKERS J.M.**

- 1984 *Taking Sex into Account: The Policy Consequences of Sexist Research*. Ottawa: Carleton University Press.

## RÉSUMÉ / ABSTRACT

### *Méthodologie féministe et anthropologie : une alliance possible*

Après un bref énoncé des principes épistémologiques et éthiques qui sous-tendent la recherche féministe et de la stratégie qui en découle dans la poursuite de projets concrets, l'auteure examine les affinités et apports réciproques entre anthropologie et méthodologie féministe puis souligne les contradictions profondes qui, selon elle, rendent problématique actuellement le développement de la recherche féministe en anthropologie. Elle termine en suggérant quelques pistes à suivre par les anthropologues féministes dans un proche avenir.

### *Feminist Methodology and Anthropology : Towards a Fruitful Alliance*

After a brief presentation of the epistemological and ethical principles underlying feminist research and the resulting strategy for the pursuit of concrete research projects, the author examines the affinities and the reciprocal contributions which exist between anthropology and feminist methodology and then points out the profound contradictions which in reality, in her analysis, make problematical the development of feminist research in anthropology. She proceeds to identify some of the research paths which feminist anthropologists should follow in the near future.

Huguette Dagenais  
Département d'anthropologie  
Université Laval  
Sainte-Foy (Québec)  
Canada G1K 7P4